

Trois questions à M. Pierre-François Moreau

FUJII Chikayo

En générale, les philosophes tendent à négliger le problème de l'expérience dans la philosophie de Spinoza, en particulier à propos de son œuvre majeure l'*Ethique*. Cela dit, votre interprétation du concept de l'expérience chez Spinoza, située dans le fait que la philosophie commence par la vie commune, est, je trouve, très importante car elle clarifie l'idée du réalisme ou bien du naturalisme chez ce philosophe.

Je suis intéressée par votre remarque selon laquelle l'on peut sentir une sorte d'hésitation de la part du narrateur dans l'introduction du *Traité de la réforme de l'entendement*. Vous relevez un point peu remarqué, à savoir que le narrateur hésite dans le choix entre une vie familière et une nouvelle vie, ou encore à tenter de faire coexister les deux, jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il est impossible d'aboutir à une telle coexistence.

Dans *L'expérience et l'éternité*, vous parlez aussi du caractère de l'expérience comme engrangement de ce qui ne peut être encore su adéquatement. « Rien n'est rejeté hors du pensable. En ce sens, c'est parce que le spinozisme fait appel à l'expérience qu'il mérite le nom de rationalisme absolu » (Pierre-François Moreau, Spinoza. *L'expérience et l'éternité*, PUF, 1994, p.555).

Je pense que ce caractère de l'expérience que vous décrivez concerne le problème de la circonspection dans la philosophie de Spinoza toujours en garde contre le jugement dogmatique. Ainsi que vous l'avez déjà souligné ailleurs, vous considérez dans votre présentation l'expérience comme « ce que chacun partage avec autrui, sans détermination individuelle ». Ce qui m'intéresse, c'est le rôle de l'expérience qui permet de mettre en suspens la détermination dogmatique et votre interprétation positive de l'hésitation.

Or j'ai trois questions concernant le problème de l'expérience de la vie commune en tant que point de départ de la philosophie de Spinoza.

1

Ma première question concerne les trois biens de la vie ordinaire : le plaisir, les honneurs et la richesse. Vous dites que la tradition rhétorique de la morale les avait énumérés déjà avant Spinoza.

Descartes mentionne aussi trois biens, la santé, les honneurs et la richesse, quand il parle du Souverain Bien dans ses *Lettres* à Elisabeth ou au traducteur des *Principes de la philosophie*. Il dit que ceux qui jouissent en abondance de la santé, des honneurs et de la richesse, espèrent avec le plus d'ardeur le bien souverain. Quant à Spinoza, il dit que la recherche du plaisir, des honneurs et de la richesse conduit à la mort, et donc qu'il nous faut un nouveau *institutum*.

Vous considérez que la différence entre Spinoza et Descartes, se situe dans le fait que Descartes trouve le départ de la philosophie dans le désir de savoir, alors que Spinoza l'identifie dans l'expérience de la vie commune. Malgré cette différence, je trouve néanmoins des ressemblances entre les deux. De votre point de vue, quelle est la différence essentielle entre Spinoza et Descartes, ou plutôt, comment la différence de leur point de départ influence-t-elle la nature du Souverain Bien comme but commun de l'éthique?

Ma deuxième question concerne votre remarque à propos de Spinoza mentionnant l'idée de la mort. Il est certain que Spinoza parle en détail de la déception qui mène à la mort. Pourriez-vous nous expliquer plus concrètement en quoi cela concerne un aspect propre à la philosophie spinoziste.

On indique souvent que l'introduction du *Traité de la réforme de l'entendement* correspond à la quatrième partie de l'*Ethique*. Deleuze comprend la relation entre le bon et le mauvais dans la quatrième partie de l'*Ethique* comme celle entre l'immunité et l'allergie. Je crois que, dans l'*Ethique*, Spinoza comprend le mal de la même façon que Canguilhem envisageant la maladie comme une « réaction catastrophique ». En bref, comment peut-on interpréter l'idée de la mort dans le *Traité de la réforme de l'entendement*, en la comparant avec ce qui est dit dans la quatrième partie de l'*Ethique*?

Je passe à la troisième question. Vous dites que le désir de savoir est un produit de la réflexion et non pas un moteur de la réflexion, qu'il n'y a pas de désir de la Raison et que le mot *Ratio* n'apparaît jamais dans le *Traité de la réforme de l'entendement*. Je pense que cela est très important pour comprendre l'enseignement de l'expérience, ainsi que l'opération de la connaissance de la raison.

Je crois que vous soulignez l'immanentisme radical de Spinoza qui est cohérent dans la recherche du Souverain Bien ou dans la conversion rationnelle.

Alors ma troisième question est la suivante: Quelle est la différence entre l'immanentisme dans le *Traité de la réforme de l'entendement* et celui dans l'*Ethique*, sachant qu'il est basé dans le second livre sur la notion commune qui est la connaissance soit d'une convenance dans l'affection inter-corporelle, soit de l'unité dans la composition des corps?